
Fuir l'Albanie

Journal de vaincus

Robert Prapaj

Les radeaux, le départ, le voyage, la faim, la soif. L'espérance. Finalement la côte italienne. Encore la faim, la souffrance, l'humiliation. Enfin, le retour en Albanie.

«Alors que nous étions en pleine mer, il faisait déjà nuit, une peur indéfinissable s'empara de moi. Jamais il ne m'était arrivé d'avoir peur de mourir. Je ne me suis pas découragé et j'ai pensé que je ne pouvais compter que sur mes bras et sur ceux de mes compagnons. Qui sait ce que serait ma vie aujourd'hui si j'avais réussi à rester en Italie. Je serais peut être moins triste et moins affamé de nourriture et de modernité».

C'est ainsi que commence le récit de Robert Prapaj, 31 ans, un physique de culturiste, expert électro-mécanicien à l'usine mécanique de Valana. Robert, petit-fils du poète albanais Fatos Arapi, est chômeur. Il a été licencié de son travail après le retour forcé de Venise à bord d'un bac qui l'a ramené, en Juin 1991, à Durazzo (Durrès). Robert est le troisième de cinq frères, dont deux, Arben et Petrit ont été les premiers à partir de l'Albanie, en Mars de la même année à bord d'un chalutier. Ils travaillent maintenant à Bari et à Monopoli.

Assis sur les rives de la belle Lagune de Narta, à une vingtaine de Km de Valana, devant une espèce de lac naturel créé par les deux petites îles Dajlan et par la péninsule de Zvernec, Robert ouvre son petit carnet de comptable où il a reconstruit son aventure.

«Voilà le point», il montre une étendue sableuse sur notre droite «nous sommes partis de là avec les radeaux»: 10 hommes armés de rames rudimentaires exactement comme il y a 2.700 ans au moment où les premiers grands navigateurs grecs arrivèrent sur les côtes albanaises. «Nous méritions au moins un peu de considération de la part du peuple italien et du gouvernement après ce qui s'était passé pour nous» dit

Robert avec amertume. Puis il effeuille ses pages de notes et commence à lire.

«Lundi 11 Juin 1991, 16h30; nous étions 210 jeunes arrivés de Valana, de Poro et d'autres petits villages de la zone; nous avons été expulsés d'Italie à 200. Dix de nous ont disparu mais nous gardons l'espoir secret qu'ils ont réussi à débarquer en Italie. Il vaut mieux ne pas penser à une fin tragique».

«Cet après-midi là — rappelle-t-il — n'avait pas débuté comme tous les autres. Depuis au moins un mois nous étions euphoriques, tous nous travaillions uniquement pour le grand jour du départ. A l'intérieur de la Lagune, la mer était ondulée, de loin nous la voyions très agitée. Le mistral soufflait. Pas grave, pensai-je. je savais que nous devions ramer avec toutes nos forces. Trente jours avant, au début de Mai, nous avons commencé à mettre de côté les matériaux pour construire les radeaux. Nous avons réparti en parts égales les dépenses pour chaque embarcation. Moi j'y ai investi toutes mes économies, volant beaucoup de choses utiles dans les chantiers navals de Valana. La fin du régime communiste d'Enver Hodja nous a finalement permis de libérer notre créativité réprimée pendant des années».

«Au début Juin était déjà prête une petite flotte de 21 radeaux faits avec de grands bidons d'huile vides reliés ensemble sur des axes en fer. Dessus nous avons étendu une espèce de planche en bois et chaque radeau pouvait transporter jusqu'à dix hommes. Nous étions divisés en deux groupes, moi j'étais l'un des deux chefs-radeau et j'avais l'une des deux seules boussoles à notre disposition. Ma tâche et celle de mon ami Nicoljn était très importante: ne pas perdre de vue tous les autres. Mon radeau était le premier de la deuxième dizaine. L'autre navigateur était à la tête des 9 autres.

«Il était 16h30 et le ciel était bleu et sans nuage quand je donnai le signal du départ. Après quelques tentatives faites à vide, nous nous détachons lentement de la rive. Tout le village de Poro était debout pour nous saluer, il y avait aussi beaucoup de nos parents arrivés exprès de Valana. Au loin, sur un pont, je vis les cinq soldats du poste de garde. Ils nous saluaient eux aussi. Un seul avait tourné le dos, il faisait semblant de ne pas voir».

Les adieux aux parents

«Je regardai pour la dernière fois mon grand-père, mes cousins et mon oncle. Puis je ne me retournai plus. Sur cette rive les larmes se confondaient avec les gouttelettes de la mer.

Ce n'était pas une atmosphère de fête, aucun de mes parents ne voulait nous voir partir ainsi, ils nous avaient suppliés, ils avaient rêvé

pour nous un avenir et une fuite plus humaine, plus digne, avec un train, une voiture, un bac. Moi aussi, chaque soir, assis sur les bancs des jardins de Skela devant l'Adriatique et les tremblantes lumières d'Otrante, je rêvais de prendre un bac ou un avion pour atteindre les Pouilles. Mais nous n'avions pas le choix, la nôtre était une fuite désespérée. Nous n'étions que très peu à avoir une expérience de navigation. Certains, moi y compris, avaient fait leur service militaire dans la Marine. Quelques uns étaient pêcheurs mais à vingt ans quelle expérience peut-on avoir? Il y avait aussi beaucoup de jeunes paysans de l'intérieur qui parlaient et qui ne savaient même pas nager. Je savais qu'Otrante était à environ 52 miles marins, que l'Adriatique est grand comme un fleuve, que la route devait être toujours à 260 degrés.

Il suffisait de tenir cette direction avec la boussole et nous serions arrivés. Nous n'avions pas de gouvernail mais ce n'était pas difficile de tenir la direction en utilisant une rame. Nous devons répéter le voyage de ces courageux soldats italiens que nos parents et grands-parents avaient cachés à Valana après le 8 Septembre 1943 et qu'ils firent repartir avec des barques rudimentaires faites tout simplement de troncs d'arbres creusés. Je connais l'histoire de Mario Drusani qui habite à Bologne, sauvé par mes oncles, le poète Fatos Arapi et l'économiste Pandeli Mercuri. Ils le cachèrent chez eux et le firent repartir en Novembre 43 avec une petite barque et un peu de vivres. Il arriva chez lui et, jusqu'aux années 70, nous reçûmes ses lettres, puis le régime bloqua notre correspondance. C'était une de mes adresses italiennes.

Dans mon radeau nous étions dix, tous amis d'enfance. Avec moi il y avait Lefter, Selam qui avait la tâche de contrôler la boussole, les déserteurs de l'armée, Frédérick et Alexander, le premier un officier et le second un soldat de l'Armée Populaire, puis Artur Luan, Yilli, Jaho et Gezim. Tous autour de la trentaine. Nous avions, comme réserve alimentaire, trois kilos de pain par tête, du fromage, un panier de tomates volées dans un champ, de l'eau pour tenir deux jours, des vêtements de rechange et surtout le peigne et le rasoir pour la barbe parce que nous ne voulions pas ressembler à des «hooligans» quand nous rencontrerions des Italiens, nous sommes des gens bien. Dans les autres radeaux il y avait beaucoup de paysans qui souffraient du mal de mer et quinze militaires déserteurs».

Le départ

Ce ne fut pas faute de se détacher de la rive. Il y avait six rames que nous utilisions à notre tour sous un soleil qui à cette heure était encore très chaud. En une demi-heure nous dépassâmes l'île de Sasan et la péninsule de Karaburum. Quelqu'un, debout, trouve le temps pour

saluer encore une fois les parents et les amis sur la rive. Devant nous il n'y avait aucune embarcation militaire.

La dernière fois que les motovedettes tentèrent d'arrêter un chalutier plein de réfugiés, en Avril, et blessèrent un jeune, il s'ensuivit un assaut à la caserne de Poro: tous les habitants du village prirent en otage le commandant de la garnison pendant plusieurs jours. Nous naviguions toujours avec le courant contraire et vers le soir la longue procession de radeaux eut un sursaut. Devant nous la mer écornait. Un moment de peur, puis nous voyons les dauphins, une dizaine, qui nous offrirent un délicieux ballet.

Ce fut une scène extraordinaire. J'aurais voulu être l'un d'eux. Désormais il faisait presque nuit et bientôt nous allumons les lampes à pétrole. Ce beau ciel étoilé s'enrichit de beaucoup d'autres lumières. Nous mangeons un peu, buvant une seule gorgée d'eau par personne. Puis nous recommençons à ramer. Plus personne ne parlait, dans le silence chacun était avec ses rêves et ses souvenirs.

Dix heures après notre départ nous étions épuisés. Vers deux heures du matin nous apercevons au loin des lumières: peut-être est-ce déjà la côte italienne? Une minute environ et voici le son d'une sirène et un minuscule point noir avec une lumière affaiblie se transformer en une motovedette. A bord, il y avait des marins yougoslaves. Celui qui devait être le premier officier prit un mégaphone et nous avertit que nous étions dans des eaux yougoslaves et que nous devons repartir. Où sommes-nous? demandai-je. L'officier me répondit encore en albanais: nous étions à Ulgin. Je me rappelai qu'en cet endroit ils avaient tiré sur le remorqueur parti de Valana en Mars et donc nous ne perdons pas de temps.

Nous changeons de direction. Nous étions tous très déprimés et fatigués, nous nous sentions comme des toupies qui avaient tourné à vide. Où m'étais-je trompé? Est-il possible que la boussole nous ait trahis? Que faire? Revenir en Albanie, on ne pouvait pas. Je donnai de vigoureux coups de rame, avec plus de rage qu'avant et je vis que tous me suivirent sans poser de questions. Je pointai la boussole vers l'Italie, en tout cas c'est ce que je croyais.

A peine une heure après, quatre jeunes de mon radeau se sentirent mal. Ils commencèrent à vomir jusque leur âme. Nous n'étions plus que six à ramer. Sur les autres radeaux beaucoup se sentaient mal aussi, la nuit était froide mais celui qui ramait se réchauffait. Mes amis Lefter, Frédérick, Yilli et Gezim étaient gelés, pas moyen d'échapper à l'humidité qui avait déjà rendu nos vêtements trempés. Nous n'avions pas pensé à emmener avec nous quelques couvertures. De temps en temps nous devons nous arrêter pour reprendre notre souffle, attendre les neuf autres radeaux dont j'étais responsable, masser les plus refroidis, faire nos besoins. Quand nous fûmes tous à portée de voix, comme un cortège d'ombres, nous nous rassurâmes réciproquement et

nous repartîmes. De nouveau en silence, mètre après mètre, défiant les crampes et la terreur de tomber à l'eau, d'un naufrage, qu'une vague plus grande que les autres puisse nous engloutir.

L'aube nous releva un peu le moral. Nous étions à bout de forces mais nous ne pouvions pas encore nous reposer. La boussole signalait toujours direction Italie, mais qui sait si c'était vrai? On ne voyait rien d'autre que la mer à l'horizon, que de l'eau autour de nous. Je comptai les radeaux: en plus du mien, il y en avait huit. Il en manquait un de notre groupe et nous avons perdu les contacts avec le second groupe de radeaux. Nous attendîmes une dernière-heure, puis je donnai l'ordre de repartir.

A l'aube, la côte

Tout-à-coup, vers les 11 heures, nous repérons un hélicoptère bruyant comme un bourdon. C'était la douane italienne. Heureux, nous commençons à rire, à pleurer, à demander du secours, à agiter nos maillots. Le pilote nous photographia et repartit. A tour de rôle, nous nous rasons la barbe et nous nous habillons au mieux.

Une heure après arrive un bateau de guerre. Ca y est. Nous étions dans les eaux territoriales italiennes. Même ceux qui étaient mal se sentirent renaître. Mais personne ne venait nous secourir. Nous crions «au secours», «de l'eau», «vive l'Italie», «faites-nous monter». Personne, du bateau, ne répond. Ils nous regardaient muets et immobiles comme devant la télévision.

L'après-midi se passa ainsi, le crépuscule arriva, puis la nuit et le matin. Nous, flottant sur les radeaux désormais presque sans eau ni nourriture et eux, nous regardant sans nous faire accoster ni nous prendre à bord, ni nous donner du secours. Pourquoi?

Finalement, mais presque trente heures étaient déjà passées (nous découvrîmes seulement après que nous n'étions qu'à quatre milles de la côte d'Otrante) nous apercevons un autre bateau à l'horizon. Un navire de commerce soviétique chargé de fonte en route pour Venise. Le capitaine bloque les moteurs et nous prend immédiatement à bord, peut-être que les Italiens le lui avaient ordonné par radio.

A peine montés, le bateau de guerre coula nos radeaux à coups de canon. Pourquoi nous traitaient-ils de cette manière? Le capitaine soviétique et ses 19 hommes d'équipage nous donnèrent de l'eau et des biscottes, des crèmes contre les brûlures, les premiers remèdes pour qui était mal.

Arrivés devant la mer du Tarente, le capitaine nous conseilla: «Jetez-vous à la mer, c'est la seule façon pour arriver en Italie». Mais beaucoup d'entre nous ne savaient pas nager, ils se seraient noyés. Et

puis, nous pensions que désormais nous étions déjà en Italie et en tant qu'exilés politiques personne ne pouvant plus nous renvoyer. Le bateau de commerce nous mena jusqu'à Venise enfermés dans les cales avec une seule toilette à disposition pour 120 hommes. Nous passâmes deux autres jours d'enfer. Les soviétiques nous traitaient bien mais n'avaient pas beaucoup de nourriture et de Venise, n'arrivaient ni ravitaillements ni médicaments. Le gouvernement italien a été impitoyable avec nous, personne ne nous a aidé, et pourtant nous étions à bout. Le premier vrai repas, nous l'avons fait après deux autres jours de vraie faim et de soif. Beaucoup avaient besoin de soin parce qu'ils avaient la peau brûlée par le soleil, les lèvres gercées. Nous étions sales de fonte, de goudron, de graisse.

Finalement un officier italien est remonté à bord. Il a appelé les militaires déserteurs et les a fait descendre les premiers. Peut-être, pensai-je, se sont-ils apitoyés. Ils nous dit de rester tranquille, qu'ensuite ce sera notre tour. Nous pouvions descendre à Venise. Aucun ne parla d'un retour en Albanie. L'officier italien ne faisait que nous tranquilliser: jeunes hommes, disait-il, maintenant nous vous ramenons à Tarente où vous irez dans un camping. Vous serez là tant que nous ne vous trouverons pas un travail et un arrangement. Maintenant nous vous transférons sur notre bac ainsi vous serez plus à l'aise. Sur le bac reposez-vous, cherchez à dormir et ne pensez plus à rien. Vous aurez de l'eau et des vivres».

On nous accompagne, un à un, escortés par des soldats armés sur le bac Appia. Les soldats d'escorte étaient nombreux, presque tous jeunes. Ils nous ont traités en frères. Nous étions trop fatigués pour penser. Nous partîmes de nuit et on ne voyait même pas la mer des hublots. Nous nous endormîmes. Quand les premiers se réveillèrent ils fondirent en larmes. Les soldats les avaient informés que nous étions déjà à Durrès (Durezzo). Je voulais mourir. Je regardai dans les yeux un militaire, il s'appelait Mario. Je lui dis «Tue-moi avec ton pistolet au lieu de me faire descendre, je souffrirai moins». Lui aussi pleura.

Le bac accosta sur le quai et fut entouré par l'armée. Ils nous firent descendre avec des vêtements en lambeaux, la peau fendue par le soleil. Moi et beaucoup d'autres nous nous cachâmes le visage pour ne pas nous faire filmer par les caméras de la télévision albanaise. Quelle humiliation. Peut-être devrions-nous nous jeter à la mer à Tarente. Les autres aussi revinrent. Moins dix. S'ils sont morts, nous le saurons seulement quand les eaux restitueront leurs corps».

Tiré du Mensuel du Manifesto

«L'empire de la mer»

Juillet 1992

(Reproduit avec l'autorisation de la publication)